Circulations, appropriations et invisibilisations : Trajectoire du concept d'intersectionnalité dans les mouvements punk-féministes américains et français (1990-2019)

Louise Barrière

▶ **To cite this version:**

Louise Barrière. Circulations, appropriations et invisibilisations : Trajectoire du concept d'intersectionnalité dans les mouvements punk-féministes américains et français (1990-2019). 2021. hal-03104975

HAL Id: hal-03104975
https://hal.science/hal-03104975

Preprint submitted on 10 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CIRCULATIONS, APPROPRIATIONS ET INVISIBILISATIONS : TRAJECTOIRE DU CONCEPT D'INTERSECTIONNALITÉ DANS LES MOUVEMENTS PUNK-FÉMINISTES AMÉRICAINS ET FRANÇAIS (1990-2019).

Louise Barrière (2L2S, Université de Lorraine)

INTRODUCTION

> « White boy / Don't laugh / Don't cry / Just die »

chantent Bikini Kill en 1992.

> « White girl / I want to change the world / But I won't change anything / Unless I change my racist self. It's a privilege, it's a background / It's everything that I own / It's thinking I'm the hero of this pretty white song / It's thinking I'm the hero of this pretty white world. »

poursuivent Heavens to Betsy l'année suivante, en 1994.

Les deux groupes, qui soulignent ici par leurs paroles les problématiques de racisme et de blanchité, sont à cette époque les figures de proue des Riot Grrrls, premier mouvement punk-féministe d'ampleur[1]. En tant que tel, le punk féminisme n'est pas un sous-genre du punk au sens musicologique, mais davantage une réponse politique à la domination masculine qui pouvait régner dans la scène punk. Le mouvement Riot Grrrl quant à lui, débute dans les années 1990, aux États-Unis, et dans un premier temps plus particulièrement autour des villes d'Olympia et de Seattle. Il s'organise dans un premier temps autour de groupes, et de fanzines (*Jigsaw, Sister Nobody*, etc.) qui posent ses bases idéologiques. Se forme peu à peu un réseau qui s'étend principalement sur le territoire états-unien.

Près de cinq ans plus tard, au milieu des années 1990, le mouvement Riot Grrrl d'origine subit un effondrement dû à la récupération médiatique de ses groupes fondateurs ; ce qui engendre de nombreuses tensions parmi les activistes. Mais au début des années 2000, les valeurs punk-féministes font leur réapparition sous la forme d'un festival : la Ladyfest d'Olympia, qui réunit par ailleurs certaines des activistes des années 1990. L'esprit et les idées de la culture *Riot Grrrl* ne disparaissent donc pas de la scène, mais prennent une forme différente, marquée par un "retour à

1 Bien que l'on se souvienne tout particulièrement du mouvement Riot Grrrls, qui a fait l'objet de quelques études universitaires, d'autres mouvements punk-féministes s'étaient en effet développés lors des décennies précédentes, y compris hors du territoire des États-Unis, comme le relate Pauwke Berkers (2012).

l'*underground*", ce qui se manifeste notamment par l'organisation de festivals à l'instar de la première *Ladyfest* à Olympia. Ce festival se définit comme :

> « a non-profit, community-based event designed by and for women to showcase, celebrate and encourage the artistic, organizational and political work and talents of women. It will feature performances by bands, spoken word artists, authors, visual artists and more!!! It will include workshops, panels, and dance parties. This is a woman-run event but all are welcome to attend. »

Il constitue un modèle qui, dès l'année suivante, est reproduit et adapté par d'autres collectifs locaux, à l'international (voir Elke Zobl, 2005). Le concept arrive alors en France en 2003. Ces festivals constituent un objet d'étude intéressant en ce qui concerne les mouvements *punk*-féministes car ils contribuent à la formation de plateformes d'interactions théoriques et artistiques, où se rencontrent et échangent notamment des militantes féministes, des créateurs de labels, des groupes de musique. Ils cimentent d'une certaine manière la scène, en cristallisent les réseaux, en développent et en portent les idées.

La période où évoluent ces deux mouvements punk-féministes coïncide également avec celle où se développe le concept d'intersectionnalité, dont on s'accorde généralement à dire qu'il trouve ses sources dans un contexte universitaire et notamment dans les travaux de Kimberlé Crenshaw, qui s'intéresse dès 1989 au vécu social spécifique des femmes racisées. Conçu comme une méthode d'analyse des rapports sociaux, Patricia Hill Collins rappelle le caractère néanmoins protéiforme du concept :

> « people use intersectionality as an analytic tool in many different ways to address a range of issues and social problems. They find intersectionality's core insight to be useful: namely, that major axes of social divisions in a given society at a given time, for example, race, class, gender, sexuality, dis/ability, and age operate not as discrete and mutually exclusive entities, but build on each other and work together. » (Hill Collins, 2016)

Elle rappelle par ailleurs que le concept s'émancipe pour partie de son contexte universitaire de naissance dès le début du XXIe siècle, pour gagner des cercles militants, politiques et médiatiques notamment :

> « In the early twenty-first century, the term "intersectionality" has been widely taken up by scholars, policy advocates, practitioners, and activists in many places and locations. College students and faculty in interdisciplinary fields (…) encounter intersectionality in courses, books, and scholarly articles. (...) Grassroots organizers look to varying dimensions of intersectionality to inform their work on reproductive rights, anti-violence initiatives, workers' rights, and similar social issues. Bloggers use

> digital and social media to debate hot topics. (...) Across these different venues, people increasingly claim and use the term “intersectionality” for their diverse intellectual and political projects. » (Hill Collins, 2016)

Cependant, des travaux, académiques ou militants, notent peu à peu que, du fait de sa popularisation, dans des contextes divers, les usages variés de la méthode d’analyse intersectionnelle participent à une invisibilisation de la question raciale, et notamment de la position spécifique des femmes Noires dans les rapports sociaux. S’intéressant particulièrement aux travaux universitaires en sciences politiques qui portent le concept, Julia Jordan Zachery écrit : « Simply put, Black women are disappearing as research subjects within our “leading” journals (see Alexander-Floyd 2012) and within intersectionality research. » (Jordan Zachery, 2013) Cette invisibilisation n’est alors pas sans générer de répercussions sociales, dans la mesure où « social science has the potential to transform society even as we attempt to describe and analyze said society. » (Jordan Zachery, 2013)

Le mouvement Riot Grrrl, tout comme le réseau de festivals des Ladyfest, qui se situent tous deux au croisement entre mouvements musicaux et mouvements sociaux, se sont, dans la continuité du phénomène décrit par Hill Collins, également emparés du concept d’intersectionnalité . Mais quelle place ces mouvements ont-ils consécutivement fait au concept militant d'intersectionnalité ? Comment a-t-elle évolué au fil des années, du mouvement Riot Grrrl des années 1990 à aujourd'hui ? Dans la lignée des travaux de Jordan Zachery, que peut-on également dire des limites de l'appropriation du concept d'intersectionnalité par cette sous-culture punk-féministe ?

Afin de répondre à ces questions, cet article reprend, dans une première partie, les sources du mouvement Riot Grrrl, puis interroge dans une seconde partie les changements induits par le passage au réseau des Ladyfest. Dans ces deux cas, mes travaux s’appuient majoritairement sur des sources secondaires (biographies, ouvrages universitaires) et discutent donc également du traitement universitaire et historiographique qu’il a été fait, a posteriori, de ces deux périodes des mouvements punk-féministes. Enfin, dans une troisième et dernière partie, je m’intéresse plus particulièrement à la réception du concept de Ladyfest et de festivals punk-féministes dans la scène française ; et interroge la circulation du concept d’intersectionnalité dans ce milieu. Je m’appuie pour ce faire sur l’analyse des supports de communication (flyers, affiches, programmes et site web) d’une cinquantaine de festivals organisés entre 2003 et 2018, ainsi que sur une dizaine de sessions d’observation participantes lors de festivals organisés entre 2017 et 2019. Cette enquête ethnographique a quant à elle également donné lieu à de nombreuses conversations informelles ainsi qu’à quelques entretiens semi-directifs.

I. Les Riot Grrrls : un mouvement pour femmes blanches, hétérosexuelles de classe moyenne ?

À partir de 1990, le mouvement Riot Grrrls rassemble de nombreuses jeunes femmes sur l'ensemble des États-Unis. Celles-ci échangent leurs idées par le biais de fanzines dans lequel elles relatent de leurs expériences individuelles. L'échange et la circulation de ces micromédias personnels leur permettent de replacer les événements de leur vie quotidienne dans une perspective collective, entrant en corrélation avec le slogan féministe « le personnel est politique » (Creasap, 2014). Cependant, la comparaison des expériences de chacune met également à jour certaines différences.

1. Activismes queer et racisé au sein des mouvements Riot Grrrl

Très vite dans l'évolution du mouvement, des activistes racisées et queer soulèvent un problème : elles expriment être confrontées à un mouvement Riot Grrrl est majoritairement blanc et hétérosexuel, qui invisibilise les problématiques spécifiques que peuvent rencontrer les femmes racisées et les lesbiennes au sein de la scène punk et en dehors, et reproduit de cette manière une structure raciste et hétéronormative.

Au fil des années des Riot Grrrls racisées alors se rencontrent, s'organisent et produisent des fanzines visant à revendiquer la spécificité de leur identité, questionner leur place dans le mouvement et critiquer sa « blanchité » [*whiteness*]. Comme l'explique Sara Marcus (2011), des tensions se cristallisent autour des questions de race[2]. Si le mouvement revendique une sorte d'inclusivité, de volonté de lutte contre toute forme d'oppression, comme l'écrit Manon Labry :

> « non seulement la volonté de mettre la lutte féministe en perspective avec toutes les autres luttes contre les différentes formes d'oppression imprègne la plupart de leurs productions littéraires et musicales, mais c'est également une constante des productions et des discours qu'elles vont inspirer. C'est perceptible dans le manifeste publié en 1991 dans Bikini Kill#2 qui inscrit clairement l'entreprise des riot grrrls dans une démarche intersectionnelle » (Labry, 2015:54)

La réaction négative des Riot Grrrls blanches à l'organisation d'une réunion d'activistes racisées en

2 J'utilise ici le terme « race », sans guillemets, comme cela est généralement fait aux États-Unis, dans la mesure où c'est dans ce contexte que se développe le concept d'intersectionnalité. Il faut bien sûr entendre ici la « race » comme une construction sociale.

1993 démontre bien que cela n'avait au final pas d'implication concrète, et que les écarts entre la théorie antiraciste et la mise en pratique d'une politique en accord avec ces idées étaient en fait monnaie courante. Ananda La Vita écrit ainsi en couverture d'un fanzine intitulé *White Girls, We Need to Talk* :

> « Our movement is predominantly white for specific reasons-because we have not spent enough energy or time incorporating race & class awareness into our 'feminist' (gender only) awareness. Because we have not spent enough time or energy addressing the particular concerns of nonwhite girls. We have not made this movement feel inclusive for them. »

Dans le même temps, des Riot Grrrls lesbiennes ou queer soulèvent des problèmes similaires quant à la sexualité. Sara Marcus (2011) rappelle ainsi que la majorité des figures de proue du mouvement Riot Grrrl entretenaient généralement exclusivement des relations avec des hommes, même si elles revendiquaient une bisexualité. Marcus va même jusqu'à désigner cette tendance sous l'expression « bisexual-with-a-boyfriend model » (2011 : 290). De cette manière, le vécu social des Riot Grrrls ainsi désignées n'impliquait pas, ou en tout cas très peu de confrontations directes avec l'homophobie, sous quelque forme que ce soit. Cela a donc sans doute participé à creuser un fossé avec les militantes lesbiennes qui se trouvaient minoritaires au sein du mouvement.

2. Le problème de l'historiographie

Du fait de ces dynamiques, les historiographies actuelles du mouvement Riot Grrrls font donc ressortir l'image d'un mouvement « straight, white, middle-class ». Elke Zobl écrit par exemple :

> « In the United States these were mostly middle and upper-middle class, college-educated, white women in their late teens and early twenties. (...) One main criticism Riot Grrrls faced in the U.S. was that they did not actively reach out and include women of color and working class women. » (2005)

Cependant, un tel traitement de la question participe en fait de l'invisibilisation des Riot Grrrls racisées, ainsi que des fanzines, micromédias qui leur servaient de tribunes pour exprimer leurs positions spécifiques au sein du mouvement. Manon Labry souligne en effet que :

> « en affirmant à tire-larigot que les riot grrrls ont échoué en matière de mixité, on passe l'éponge qui lave plus blanc que blanc sur les innombrables contributions des grrrls de couleurs qui sont venues enrichir le courant, notamment en le critiquant.» (Labry, 2015:60)

Elle appelle ainsi à une meilleure prise en compte de ces récits marginaux dans nos historiographies

des mouvements punk-féministes. Janice Radway poursuit quant à elle, soulignant le potentiel de transformation sociale des fanzines rédigés par les Riot Grrrls racisées :

> « Indeed, *Evolution of Race Riot* and the other zines it drew from seem to have successfully solicited the attention of young people who suffered different forms of vulnerability and precarity than those experienced by young white women in the 1990s. By all accounts, the number of zines by people of color increased over the course of the late 1990s and even afterward, just as they also began to attract academic attention for the way they explored intersectional identities and borderland forms of subjectivity. » (Radway, 2016)

Il ne s'agit donc pas ici de dire que les Riot Grrrls queer ou racisées n'existaient pas, comme le sous-entend donc Manon Labry au sujet de certaines historiographies du mouvement, mais il s'agit bien de préciser qu'elles étaient marginalisées par rapport aux « figures de proues » blanches, hétérosexuelles, de classe moyenne du mouvement et qui ont su attirer l'attention des médias à l'échelle nationale et internationale. Au final les productions qui proposent une véritable perspective intersectionnelle, comme le fanzine d'Ananda La Vita, interrogeant leurs identités multiples, leurs oppressions vécues et leur place dans les scènes punk et punk-féministes, sont certes marginalisées, non seulement parce qu'elles restent dans les années 1990 minoritaires, mais également parce que les travaux qui visent à restituer l'atmosphère de l'époque participent à leur invisibilisation.

Et s'il est difficile aujourd'hui d'évaluer quelle part du mouvement était blanche et quelle part était racisée, quelle part était hétérosexuelle, quelle part ne l'était pas, nous pouvons néanmoins affirmer que les questions de race et de sexualité généraient de nombreux débats contradictoires et pour le moins houleux.

Ainsi, plutôt que d'affirmer que le mouvement était blanc, ce qui invisibilise en effet les contributions des Riot Grrrls racisées au sein de l'historiographie des mouvements punk-féministes, nous pouvons toutefois rappeler deux choses. Premièrement : puisqu'il y avait débat et que les Riot Grrrls racisées formulaient elles-mêmes bon nombre de critiques à l'égard de l'organisation du mouvement et de sa prise en compte des questions raciales, ce dernier n'était donc pas pleinement antiraciste en pratique et il existait bien, comme le rappelle encore une fois Manon Labry, une dissociation entre théorie et pratique. Ces débats permettaient aux Riot Grrrls racisées d'interroger le croisement des oppressions de genre et de race ; ce que reflètent un ensemble de productions médiatiques (et notamment des fanzines) de l'époque. Deuxièmement, l'histoire des Riot Grrrls telle qu'elle nous arrive généralement aujourd'hui, près de trente ans après ses débuts, est quant à elle majoritairement blanche et les Riot Grrrls racisées ont été effacées du tableau, ce qui n'est

finalement pas sans impacter la continuité du mouvement et sa généalogie. Par leur invisibilisation de la production musicale et médiatique des Riot Grrrls racisées, les travaux qui se contentent de rappeler la blanchité du mouvement participent finalement eux-mêmes à cette construction des mouvements punk-féministes.

II. La Ladyfest d'Olympia, vers une meilleure inclusion des personnes queer et racisées ?

Lorsque le mouvement Riot Grrrl finit par s'effondrer -la récupération médiatique et commerciale de ses codes et ses figures ayant entrainé une tension encore plus grande– ces débats sur la race et les sexualités n'ont toujours pas été résolus. Quand, en 2000, les mouvements punk-féministes américains reviennent avec ce nouveau concept de festival intitulé Ladyfest, nous pourrions supposer qu'ils ont appris de leurs erreurs ; et c'est également ce que laissent entendre différentes analyses de la situation.

1. L'ouverture des mouvements punk-féministes aux questions queer.

Sarah Dougher et Elizabeth K. Keenan, qui ont par ailleurs toutes deux participé à l'organisation de ce premier festival, publient en 2012 un article de recherche sur les liens et les distinctions entre Riot Grrrls et Ladyfest. Elles témoignent tout d'abord d'une meilleure prise en compte des personnes LGBT et Queer, qui passe notamment par un changement de nom. D'un « Grrrl » ou « Girl » marqué par la binarité de genre, les activistes punk-féministes passent à « Lady », un terme auquel elles confèrent une dimension genrée fluide et libertaire. En outre, ces idées circulent également par le biais de la programmation du festival :

> « the festival played a rôle in opening the term 'lady' to queer sexuality. (...) In 'Grrrl, You'll Be a Lady Soon', a 2001 'On Language' column in *Bitch magazine*, Rachel Fudge writes that the reclamation of 'lady' opens un a space to redefine gender and sexuality within a punk rock context.
> At Ladyfest, punk and indie rock bands often share space with burlesque performers, drag kings, and queer spoken word acts, while workshops highlight issues of gender and sexuality, ranging from 'Trans 202' to 'Coming Out to Your Parents.' Audience members, too, helped shape the 'lady' at the Ladyfest. At the first festival, for example, attendees queered the name of the festival when they created a personals/'missed connexions' bulletin board titled 'Ladyquest'. » (Dougher & Keenan, 2012:274).

Dougher et Keenan poursuivent alors à propos des questions intersectionnelles :

> « In its expansions, the festival foregrounded concerns about race, sexuality and gender that first emerged in riot grrrl, but now drew on different politics, such as intersectional feminism, queer politics and trans

politics. » (Dougher & Keenan, 2012)

En réalité, s'il est vrai que le festival intègre une perspective queer (outre les éléments évoqués par Douger et Keenan, est aussi présenté un « Trans issues panel »), sur quelques dizaines d'ateliers, discussions, et débats, l'intérêt pour les problèmes de racisme semble en réalité bien moindre.

2. « Women of color reclaiming space in their world », dynamiques d'intégration et de marginalisation des activistes racisées.

En effet, au sein de l'ensemble de la programmation, seuls deux ateliers adressent quant à eux une problématique liée au racisme. L'un est organisé en non-mixité femmes racisées, et s'intitule « Women of color reclaiming space in their world ». Sur le site web de la Ladyfest, sa description mentionne que « Wula from Portland hosts a discussion of different oppressions people can face and how women of color face these in a unique and combined way. » Cette mention d'une oppression vécue d'une manière « unique et combinée » renvoie ainsi complètement à la définition de l'intersectionnalité précédemment évoquée.

L'autre atelier ne fait pas mention d'une forme de non-mixité. Il n'est pas pourvu d'une description, mais on peut supposer à son titre (« Dismantling racism and subverting privilege ») qu'il s'adresse plus particulièrement aux activistes blanches qui souhaiteraient questionner et déconstruire leur mode de pensée et leurs pratiques.

Si on ne nie plus complètement la parole des militantes racisées, l'espace qu'on les laisse occuper au sein du festival et de la scène punk-féministe, amenant à la production de savoirs et de réflexions basés sur une perspective intersectionnelle, reste toujours minoritaire et marginal. La programmation musicale quant à elle reste très liée aux figures de proue du mouvement Riot Grrrls des années 1990 ; celles-là mêmes dont Manon Labry admet qu'elles ne comptaient aucune personne racisée (Labry, 2015). Nous retrouvons en effet parmi les groupes programmés Bratmobile, The Butchies (le nouveau groupe de Kaia Wilson, qui officiait auparavant dans le groupe de punk queer Team Dresch), The Gossip (le groupe de Beth Ditto), ou encore Sleater-Kinney (auquel participe Corin Tucker qui jouait dans Heavens to Betsy), entre autres. L'autrice du fanzine Riot Grrrl britannique *Twinkle Eye Fizzy*, qui avait fait le déplacement jusqu'à Olympia pour l'événement, publie alors un compte-rendu personnel de son expérience lors de la Ladyfest. Elle y écrit notamment :

> « Now even though I enioyed Ladyfest I can't leave it without adding a couple of criticisms. I think it's fair to say that the place was just packed with middle class white girls. These kind of events should be accessible to everyone since everyone benefits from a more diverse crowd and we need to be aware of how our 'scene' is exclusive to many. lt's possible to have a more inclusive scene through use of publicity (as in- for a queer. group- use some pics of women of color on the posters, supporting civil rights groups to make allies etc etc). »

Elle souligne ainsi le manque d'inclusivité de l'événement et prodigue ses propres conseils aux organisatrices. En outre, d'après ses dires, la programmation musicale n'échappe pas non plus aux mêmes problématiques :

> « Over the week we saw a ton of bands I'd wanted to see my whole life ! Some of the most memorable music performances were (…) Kia Kadiri – noticeably the only black girl on the bill – but she was fly – an underground hip hop artist from Canada : big on improvisation & stunning to watch. »

Cette question de la musique a en effet, selon Dougher et Keenan, son rôle à jouer dans l'ouverture (ou la fermeture) du mouvement aux militantes racisées :

> « When white organisers moved beyond music, they were able to connect with women of colour more easily. In Philadelphia 'It's really not that hard to diversify the spoken word committee,' Laura said, because that thriving scene crossed lines of race. » (Dougher & Keenan, 2012 : 275)

Les archives qui relatent ainsi de l'événement et font état d'une perspective critique quant à la prise en compte des questions de classe, race, genre et sexualité se trouvent ainsi à nouveau en décalage avec les analyses académiques. Nous assistons cependant cette fois-ci au phénomène inverse : alors que les historiographies des mouvements punk-féministes présentent la période Riot Grrrl des années 1990 comme exclusivement blanche, effaçant par là même les rares productions de militantes racisées, les analyses de la période Ladyfest ont quant à elles tendance à amplifier l'inclusion et la participation de ces mêmes militantes racisées au mouvement.

Il faut en outre noter que, si pour l'instant ces différents épisodes de l'histoire des Riot Grrrls mentionnent plutôt directement la question des oppressions croisées, la notion d'intersectionnalité n'est pas encore mentionnée en tant que telle. Autrement dit, on ne lit pas les mots « intersectionality » ou « intersectional » dans les fanzines ou dans le programme de la Ladyfest d'Olympia, bien qu'en réalité les activistes racisées du mouvement Riot Grrrl plaident en la faveur d'une analyse croisée des oppressions qu'elles subissent.

III. La scène française au regard des circulations et des appropriations du concept d'intersectionnalité.

Le concept de Ladyfest arrive en France en 2003 avec un premier événement qui se tient à Nantes. La liste des ateliers et discussions qui y sont organisés est aujourd'hui introuvable – impossible de savoir ce qu'il en était des questions d'intersectionnalité et d'oppressions croisées. Il faut ensuite attendre 2006 pour qu'une seconde Ladyfest soit organisée dans le pays, cette fois-ci à Toulouse. Ce n'est qu'à partir de ce moment-là que le mouvement prend en fait davantage d'ampleur avec au moins un événement organisé chaque année. Mais comment cette circulation sur le territoire français intègre-t-elle les problématiques d'intersectionnalité discutées dans cet article ?

1. De l'arrivée des Ladyfest en France aux questions intersectionnelles.

La première édition de la Ladyfest de Toulouse ne propose en fait aucun atelier ou discussion sur la question des oppressions croisées, bien que le festival se revendique « féministe, à but non lucratif, DIY, antiraciste et anticapitaliste ». On y trouve tout au plus la projection d'un film intitulé *Un racisme à peine voilé*. Documentaire réalisé par Jérôme Host, il retrace l'histoire de l'affaire de Creil en 1989 à la loi sur l'interdiction des signes ostentatoires de 2004 et dénonce une loi à la fois sexiste et raciste.

Dans les festivals qui sont organisés par la suite, d'autres ateliers ou débats posent ces questions, mais ceux-ci se déroulent néanmoins toujours en mixité. En 1995, Mimi Thi Nguyen écrivait déjà, dans un appel à contribution pour son fanzine *Evolution of a Race Riot* qu'il était nécessaire de « taking back the conversation @ race & re-centering it around ourselves, not as voiceless victims or objects-to-be-rescued of white punk antiracist discourses ». Mais la scène punk-féministe peine encore aujourd'hui à sortir de cette perspective.

En outre, il faut noter que le concept d' « intersectionnalité » lui-même arrive tardivement dans la scène des festivals punk-féministes français. La première mention du terme apparaît ainsi en 2015, soit exactement douze ans après la Ladyfest de Nantes. Par la suite, les collectifs se revendiquent de plus en plus fréquemment d'un « féminisme intersectionnel », mais constatent toutefois qu'ils peinent à attirer un public réellement mixte. Les organisatrices d'un festival de mon corpus d'étude mentionnent par exemple, au cours d'une conversation portant sur leurs pratiques militantes :

> « - On est des féministes radicales et on se rapproche du féminisme matérialiste.

- Et puis c'est aussi un féminisme qui se veut intersectionnel. »

Puis elles ajoutent, peu de temps plus tard :

> « Il y a un truc qu'on aimerait bien que ça évolue mais on y arrive pas trop c'est au niveau des personnes qui viennent... (...) Il y a pas beaucoup de personnes racisées, il y a pas beaucoup de personnes trans, il y a pas beaucoup... Ouais là par contre on est mauvaises mais on sait pas trop comment faire et c'est pas évident quoi. »

Les premiers ateliers en non-mixité femmes racisées sont quant à eux organisés en 2018 lors de la Ladyfest de Strasbourg. Ceux-ci sont au nombre de deux : le premier s'intitule afroféminisme, il est organisée en non-mixité choisie femmes, personnes trans et non-binaires afro-descendantes, et sa courte description mentionne : « Discussion – Débat : pourquoi l'Afroféminisme, et comment ». Le second est conçu sur le même modèle, s'intitule « Féminisme racisé » et cible –de fait– cette fois de manière plus large les femmes, personnes trans et non-binaires racisées. Ces deux ateliers sont également accompagnés d'un troisième atelier, mixte cette fois, qui porte sur l'intersectionnalité. Organisé en non-mixité femmes, personnes trans et non-binaire, sa description propose un « exposé – discussion sur la notion d'intersectionnalité, de l'imbrication des oppressions vécues ». Ces ateliers sont également reproduits lors de la seconde édition en 2019. Le programme de cette nouvelle édition insiste cette fois sur le fait que les ateliers non-mixtes ne sont « pas à propos des personnes racisées mais par et pour les personnes racisées ». Ces moments de rencontre reprennent et adaptent finalement l'idée de l'atelier de la première Ladyfest d'Olympia intitulé « Women of Color reclaiming space in their world », un concept qui avait totalement disparu des précédents festivals organisés sur le territoire français.

Il est par ailleurs intéressant de constater que cette seconde édition de l'événement, organisée en 2019, suit (consciemment ou non) les recommandations de *Twinkle Eye Fizzy* et propose une affiche présentant des personnes racisées (voir figure 1). Cette représentation s'accompagne également d'une exposition de collages « arabo-futuristes » ainsi que de concerts de différent-es artistes racisé-es, une identité notamment évoquée par le biais des paroles de chansons (comme le fait la rappeuse Maïm dans son titre « Trois mots de berbère »).

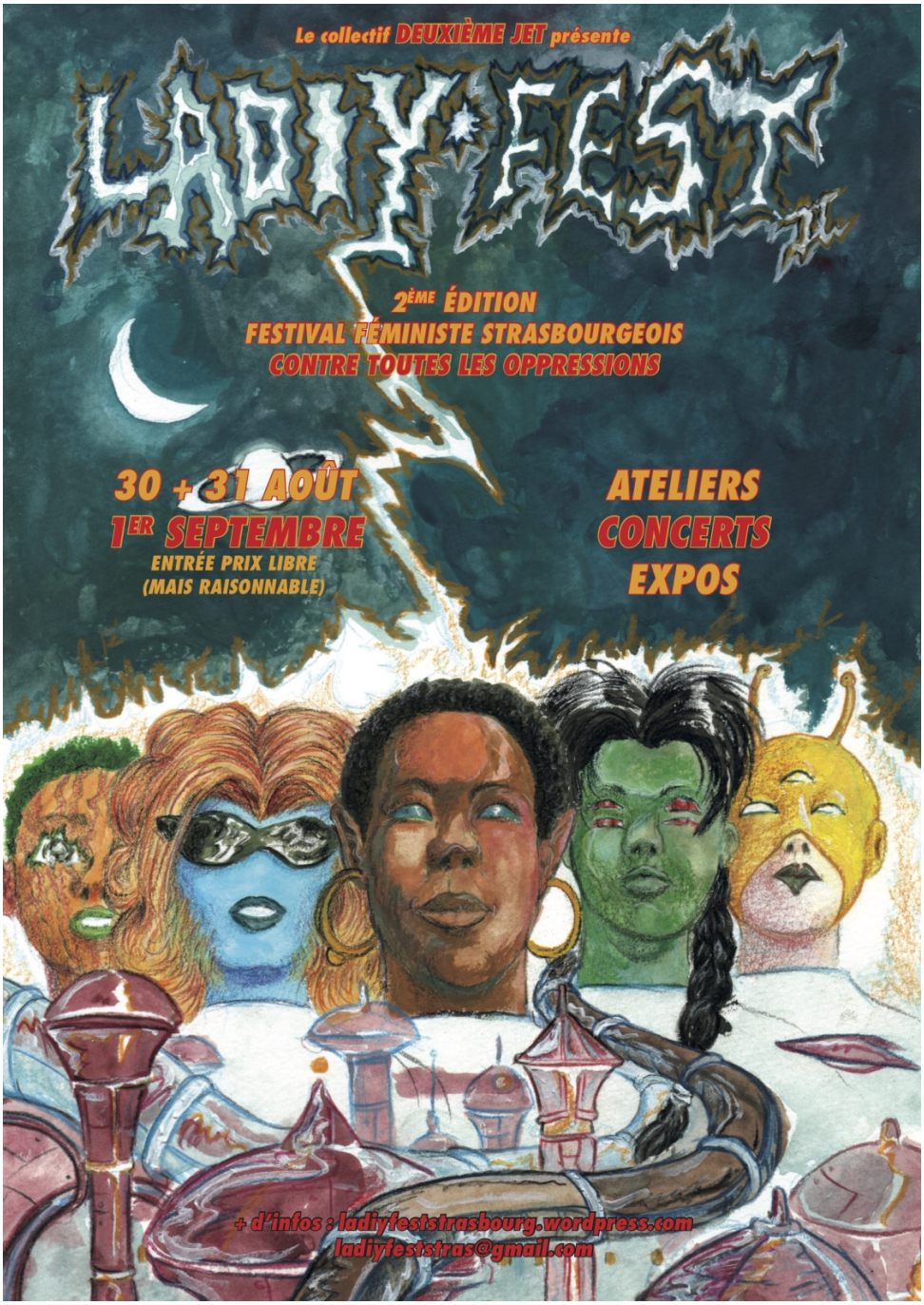

Figure 1. Affiche pour la seconde édition du festival Ladyfest Strasbourg (2019). https://ladiyfeststrasbourg.wordpress.com/

2. Une progression constante des questions queer.

Pendant cette période, la question queer gagne quant à elle nettement en place au sein des revendications de la scène punk-féministe, si bien qu'elles finissent par représenter la deuxième thématique la plus abordée au cours des ateliers-débats (après les problématiques de sexisme – auxquelles elles restent par ailleurs nettement liées).

Cette évolution conduit à la production d'un certain nombre de ressources, de formes de savoirs militants et situés, qui se développent dans les festivals sous forme de discussions, de présentations, et peuvent être par la suite éditées sous forme de brochures ou de fanzines qui permettent leur diffusion à moindre coût au sein des scènes punk, punk-féministes voire des milieux féministes « underground ». On assiste par exemple au développement d'ateliers « safe sex », qui viennent prendre le contrepied de l'éducation sexuelle « traditionnelle » et en proposent une version qui prend en compte les femmes qu'elles soient hétéros ou lesbiennes, cisgenres ou transgenres (pour davantage de détails sur cette question voir par exemple Barrière, 2018).

Des formes de non-mixité prenant en compte les personnes lesbiennes, transgenres ou queer se développent également au sein des festivals. Celles-ci se développent tantôt sur la base d'une inclusion des groupes minorisés (des événements sont ainsi annoncés « en mixité choisie meufs, gouines, trans »), tantôt sur la base d'une exclusion des groupes sociaux en position de domination (certains festivals annoncent que leurs ateliers se dérouleront « en non-mixité sans hommes cisgenres » par exemple).

Au regard de tous ces éléments, il semble donc clair que le travail d'ouverture à l'ensemble de ces problématiques, déjà amorcé aux États-Unis lors de la création de la Ladyfest d'Olympia se poursuit ainsi avec l'arrivée du réseau de festivals punk-féministes sur le sol français.

3. L'intersectionnalité comme étiquette protéiforme.

Enfin, on note aussi une évolution de ce que les militantes évoquent par le terme d'intersectionnalité. Alors qu'il permettait au départ de penser l'intersection des oppressions de genre, race et classe, voici qu'il est étendu à d'autres problématiques –parfois assez surprenantes, comme dans le cas du festival Et Biiim organisé à Lille (qui, bien qu'il ne s'appelle pas Ladyfest, s'inscrit dans le même type de format événementiel). Celui-ci propose notamment un atelier intitulé « Féminisme, queeritude et climat » dont la description mentionne :

> « Comment agir sur notre environnement, comment le chérir et comment prendre soin de nous là-dedans ? Discussion autour des questions liées à l'écologie, le féminisme, le positionnement intersectionnel queer et notre passé/présent de sorcière. »

Il a été maintes fois prouvé que les problèmes climatiques et écologiques touchent effectivement en premier lieu les populations les plus marginalisées, se situant au carrefour de plusieurs axes d'oppressions (Bullard & Wright, 1987).

Pour autant, il semble compliqué de parler concrètement d'intersectionnalité entre féminisme et écologie – l'environnement n'étant pas directement un critère d'identité applicable à un individu. Nous pouvons par ailleurs constater qu'un glissement de sens s'est opéré ici quant à l'usage du concept d'intersectionnalité, auquel est alors associé le queer, ce qui n'a finalement pas grand-chose à voir avec les textes originels définissant le concept. En outre ce nouvel usage du terme « intersectionnalité » participe également à l'invisibilisation des femmes racisées qui, malgré l'origine du concept, ne sont plus jamais nommées au sein des descriptifs. Ainsi, si la dimension du genre est par exemple assez logiquement absente des analyses de Bullard et Hendrix Wright[3], les dimensions de race et de classe semblent en retrait du descriptif de l'atelier « Féminisme, queeritude et climat ». Au regard de l'insistance sur trois mots-clés bien spécifiques, à savoir « Féminisme », « Queer » et « Climat », nous pourrions alors nous demander ce qui est réellement entendu ici par l'expression « positionnement intersectionnel ».

CONCLUSION

Si l'on note une nette progression des perspectives LGBT et queer au fil du développement des mouvements punk-féministes, la propagation du concept d'intersectionnalité au sein de cette scène n'est pas non plus sans révéler un certain paradoxe. En effet, une analyse précise des archives du mouvement Riot Grrrl des États-Unis des années 1990 souligne un véritable débat, au sein duquel sont mobilisées des productions médiatiques et des réflexions théoriques menées par des activistes racisées. Cependant, considérer cette période comme un terreau d'égalité serait une parfaite erreur : s'il y a débat, c'est aussi parce qu'une partie des Riot Grrrls blanches refuse de remettre en cause leurs potentiels comportements racistes. Le mouvement n'est donc pas non plus un exact modèle d'inclusion. C'est ainsi une période tout à fait paradoxale, car même si les activistes racisées sont extrêmement marginalisées à l'intérieur du mouvement, qu'elles critiquent par ailleurs ouvertement, c'est en fait à cette époque qu'elles semblent bénéficier de plus de visibilité.

Avec la Ladyfest d'Olympia, la question de la race semble s'intégrer peu à peu au mouvement. Mais d'une autre manière, en l'absence d'un débat contradictoire, cela ne contribue-t-il pas à la « noyer » au milieu d'autres thématiques ? En outre, la moitié des ateliers sur le racisme conserve un point de vue centré sur les personnes blanches ; une perspective que dénonçaient déjà des militantes comme Ananda La Vita une décennie plus tôt. L'intégration minoritaire de la question raciale au mouvement Ladyfest semble alors participer de retirer aux Riot Grrrls racisées leurs

3 Bullard et Hendrix Wright expliquent que la surexposition des populations racisées des classes subalternes à la pollution vient de leurs quartiers de résidence. Or hommes et femmes habitent au même endroit.

plateformes d’expressions spécifiques.

Finalement, lorsque le mouvement et la question de l’intersectionnalité arrivent en France, le terme prend un tout autre tournant et se voit dévier de son sens originel. L’intersection notamment entre identités de genre et identités racisées est gommée au profit de thématiques comme l’écologie. Le débat tel qu’il existait dans les années 1990 disparaît complètement de la scène punk-féministe et les productions de punk féministes racisées se font de plus en plus minoritaires, si ce n’est invisibles. Il faut ainsi attendre 2018 pour que le terme soit réhabilité par un et un seul festival dans un sens prenant en compte les femmes racisées. En somme cette analyse nous pousse à constater un phénomène similaire à ce que Jordan Zachery décrivait au sujet des milieux universitaires : la circulation et la popularisation du concept d’intersectionnalité dans les mouvements punk-féministes participent à effacer les militantes racisées du tableau global du mouvement.

Ainsi, malgré des évolutions, qui s'inscrivent sur un très long terme (de 1990 à 2018), on observe une réappropriation du concept d'intersectionnalité par une sous-culture majoritairement blanche. D'un concept militant proposant une méthodologie d'analyse des oppressions, celui-ci devient également parfois une étiquette, qui viendrait signaler que le collectif organisateur ne s'oppose pas à l'inclusion de personnes queer ou racisées – sans pour autant faire systématiquement des démarches visant à rendre concrète cette inclusion.

Si la trajectoire du concept d'intersectionnalité au sein des mouvements Riot Grrrl et Ladyfest n'a donc que peu porté ces fruits, il faut tout de même signaler l'organisation récente, au Royaume-Uni, d'événements qui semblent davantage s'intégrer dans une démarche intersectionnelle. Des collectifs développent en fait des modèles de collaboration : de cette manière des événements musicaux et politiques sont pilotés conjointement par les collectifs organisateurs du Decolonise Fest (un groupe d’activistes punk racisés) et du Bent Fest (un groupe de militants punk LGBT et queer). Ce modèle d’organisation parait davantage porter leurs fruits dans la mesure où la convergence des deux collectifs, a priori, ne participe à l’invisibilisation d’aucun d’eux etsemble au contraire plutôt contribuer au renforcement de leurs effectifs et de leur possibilités d’action. En unissant leurs membres et comparant leurs perspectives, ces collectifs peuvent alors produire de véritables analyses intersectionnelles sur la place des femmes, des personnes LGBTQ et des personnes racisées au sein de la scène punk (et sans doute au-delà).

RÉFÉRENCES

Autrice inconnue (2000). *Twinkle Eye Fizzy.*

Barrière L. (2018), « Incarner de nouvelles identités et développer une éducation sexuelle déviante : Techniques du corps queer dans les festivals punk-féministes», *En marges !*, n°1.

Berkers, P. (2012). « Rock against gender roles: Performing femininities and doing feminism among women punk performers in the Netherlands, 1976-1982. » *Journal of Popular Music Studies*, 24(2), 155-175.

Bikini Kill (1992), « White Boy », *Bikini Kill*, Kill Rock Stars Records.

Bullard, R., & Wright, B. H. (1987). « Environmentalism and the politics of equity: emergent trends in the black community ». *Mid-American Review of Sociology,* 12(2), 21-37.

Collins, P. H. (2016). *Intersectionality*. John Wiley & Sons.

Creasap, K. (2014). « Zine-making as feminist pedagogy. » *Feminist Teacher*, 24(3), 155-168.

Crenshaw, K. (1989). « Demarginalizing the intersection of race and sex: A black feminist critique of antidiscrimination doctrine, feminist theory and antiracist politics. » *University of Chicago Legal Forum*, 139.

Dougher, S., & Keenan, E. K. (2012). « Riot Grrrl, Ladyfest and Rock Camps for Girls. » *Women make Noise: Girl Bands from Motown to the Modern*. Twickenham: Supernova, 259-291.

Heavens to Betsy (1994), « White Girl », *Calculated*, Kill Rock Stars Records.

Jordan-Zachery, J. (2013). « Now you see me, now you don't: my political fight against the invisibility/erasure of Black women in intersectionality research. » *Politics, Groups, and Identities*, 1(1), 101-109.

La Vita A. (Date imprécise). *White Girls We Need to Talk.*

Labry, M. (2015). *Riot Grrrls: chronique d'une révolution punk féministe*. Zones.

Marcus, S. (2011). *Girls to the front: The true story of the riot grrrl revolution*. New York: HarperPerennial.

Nguyen Mimi Thi (1995), *Evolution of a Race Riot.*

Radway, J. (2016). « Girl zine networks, underground itineraries, and riot grrrl history: making sense of the struggle for new social forms in the 1990s and beyond. » *Journal of American Studies*, 50(1), 1-31.

Zobl, E. (2005). « Revolution grrrl and lady style, now! » *Peace Review*, 16(4), 445-452.